

OSSIP MANDELSTAM

*Nouveaux Poèmes*  
1930-1934

Traduit du russe et présenté par  
CHRISTIANE PIGHETTI

ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2018

Le présent recueil a paru pour la première fois en 1964, d'après les travaux de Nadieĵda Mandelstam, dans *Sobranie Socinenĵi*, tome 1, Washington, Inter-Language Literary Associates. L'édition à laquelle nous empruntons le titre *Nouveaux Poèmes 1930-1934* et qui a été utilisée pour la traduction ci-après est l'édition dirigée par A. Mets, *Novaia Biblioteka Poeta* (Sankt-Peterburg, Akademicheskii Proekt, 1995), hormis pour le dernier poème, emprunté à l'édition dirigée par Pavel Nerler, *Polnoe Sobranie Sočinenij*, tome 1, Moscou, Art Business Center, 1990.

© Éditions Allia, Paris, 2010, 2018.

“Car je suis plein de mots,  
oppressé par un souffle intérieur,  
en mon sein comme un vin nouveau cherchant issue  
fait éclater les outres neuves.”

LIVRE DE JOB

LE PLATEAU d'Arménie, entre Orient et Occident, aux quatre vents de peuples qui y abandonnèrent leurs lieux de culte et leurs tessons d'Histoire, est un vaste livre d'argile des civilisations, et sous le cône de neige aérien et majestueux de l'Ararat, l'un des premiers foyers de la chrétienté. C'est en ce pays dont il rêvait, qu'un jour de printemps 1930 débarque le poète Ossip Mandelstam, accompagné de sa femme Nadiejda. Chaleureusement reçu en ces terres de vignes, et sous l'influence d'une rencontre, celle du naturaliste Boris Kouzine, Mandelstam retrouve “en coup de tonnerre” sa muse bien-aimée qui l'avait abandonné depuis cinq ans. Ce double événement marque le début de ces *Nouveaux Poèmes* et d'une nouvelle veine poétique qu'il évoquera de manière forte et imagée dans un essai

publié en 1933, *Entretien sur Dante*, et dans un ouvrage polémique de 1931, *Quatrième Prose*.

Ainsi le mont aux portes du temps, lourd de mémoire et léger comme la colombe, *ptitsagora* (mont-oiseau) “aux neiges éblouies” comme dirait Rimbaud,

le mont glisse à mes lèvres.

Mandelstam a quarante ans. Il se dit un vieillard et le paraît en effet. Un vieillard sautillant comme un enfant et indépendant d'allure, pour qui la vieillesse c'est aussi “la capacité de voir tout l'horizon à l'entour”. Sa réputation de poète n'est plus à faire, et grâce à Nicolas Boukharine, son protecteur au Bureau politique, l'ensemble de son œuvre vient d'être publiée. Néanmoins, de 1925 à 1930, lui qui ne pouvait vivre sans la poésie n'a écrit que de la prose : “l'ordre secret” sur lequel, dit-il, il compose ses vers, lui aurait-il manqué alors que les murs, la radio, la presse et même les parcs hurlent slogans et discours officiels, que fait rage la bataille pour le Kremlin et que l'étau se resserre autour d'irréductibles de sa trempe ? Quoi qu'il en soit, la fin des années 1920 est à bien des égards particulièrement éprouvante pour le poète : maladie de sa femme, mort de proches, altération de sa santé, tracasseries de

tous ordres... Là-dessus éclate ce que Mandelstam appelle son “affaire Dreyfus” : une sombre histoire de traduction à propos de laquelle il est injustement accusé de plagiat et contraint à défendre son innocence devant le tribunal des écrivains ; l’affaire traîne plus d’un an, tandis que le poète ulcéré ne mâche pas ses mots pour dénoncer la compromission, la flagornerie et le travail bâclé dans les milieux littéraires et réagit avec particulièrement de virulence dans *Quatrième Prose*. Rageur et sarcastique, le texte fait scandale. En même temps, tête haute, Mandelstam rompt avec la communauté littéraire : “Dorénavant pour ne pas être responsable de ce que vous faites, je m’interdis d’être écrivain.” Beaucoup se détournent de ce poète sans feu ni lieu et vivant d’expédients que certains croient fini pour la poésie, rebelle aux engouements autant qu’aux autorités et qui ose démissionner avec éclat d’instances nourricières où l’on pressure l’art à des fins politiques. Le rebelle, lui, fort de son bon droit comme Villon, se prend au mot, ruminant ses vers en public comme en privé, tout en déambulant, “seul en Russie à travailler de la voix”.

Cet éclat dissimule cependant un poignant désarroi : “Ma Nadinka, écrit-il à sa femme au

printemps 1930, je suis perdu, complètement perdu ! Tout m'est pénible... on m'a égaré, on me tient comme en prison. Pas la moindre lumière. Je voudrais tant expulser le mensonge et ne le puis, me laver de toute cette boue... impossible.”

Lucide néanmoins, Mandelstam l'a toujours été. Il se rend vite compte que l'accession du “Grand Timonier” aux pleins pouvoirs par l'élimination de ses rivaux marque un tournant dans la politique des Soviets. Avec le lancement du premier plan quinquennal fin 1928 et la collectivisation forcée de l'agriculture qui révolte les paysans, la terreur s'installe, les campagnes se dépeuplent, famine et peste sévissent dans les grandes plaines du Kouban et du grenier à blé de l'Ukraine. Économistes, chercheurs et ingénieurs même communistes qui ne partagent pas les options scientifiques de l'État sont arrêtés. Et l'Association Russe des Écrivains Prolétariens (RAPP) est chargée de surveiller de près toute remise en question du matérialisme dialectique et de sanctionner ceux qui prétendent faire route à leur façon. En avril 1930, Maïakovski, le chantre de la Révolution, se suicide.

C'est dire le réconfort que représente pour le poète la miraculeuse pause de la Géorgie, de l'Arménie et du lac Sevan. Mandelstam lit les poètes persans Hafez, Firdowsi en traduction française, et se remet à la poésie. De retour à Moscou à l'automne 1930, il apprend l'italien pour "s'entretenir" avec Dante, il lit divers auteurs allemands, et il écrit un essai intitulé *Voyage en Arménie*, contre lequel la presse se déchaîne.

Désormais, si la Révolution lui a confisqué toute biographie, s'il vit de l'air du temps, s'il s'est volontairement dépouillé de sa "chaude pelisse littéraire", pas question pour autant de ne pas assumer son temps dont il se considère responsable comme chacun. "Qui se dérobe à son temps ne trouvera pas la paix en lui-même", écrit-il à son père. Sans cesse en éveil, curieux de tout comme Goethe et armé de sa lampe d'Aladin, il braque sa lumière "partout où il ne faut pas". Jouant tour à tour de l'ironie mordante ou de la langue acérée du prophète, il dénonce un monde régi par le mensonge, la flagornerie et la délation institués en système. Il veut une langue de justice et de vérité, un parler vrai. Quel qu'en soit le prix et malgré son angoisse – d'où fuse le cri :

Aide-moi, Seigneur, à passer cette nuit !

En 1934, il confiera à la poétesse Anna Akhmatova, son amie de toujours : “Je suis prêt à mourir” ; il attend résolument

ces hôtes chers

qui secouent aux huis, des chaînettes les fers.

La mort pour Mandelstam est l’acte suprême de l’œuvre.

Ainsi entendue néanmoins, la poésie “c’est la guerre”. Et le poète Casse-noisette, petit homme chétif armé de ses mots contre le roi des rats, travaille dans l’urgence. Puisqu’on le traque du fait de sa judéité, estime-t-il, désormais loin de fuir “le chaos judaïque” de son enfance comme il le disait en 1925, il clame haut et fort sa fierté d’appartenir à “la race des pasteurs, des patriarches et des rois”, et les réminiscences bibliques dans ses vers fourmillent à mots couverts. Tandis que le cosmopolitisme est banni, il célèbre l’atmosphère hellénistique dont l’Arménie le rapproche et qu’il relève même au sein de la langue russe ; il courtise les langues et poètes étrangers, surtout s’ils sont marqués comme lui d’un destin tragique, et stridule sa “nostalgie de culture universelle” en “citations-cigales”, souvent d’un seul mot, tirées d’une mémoire phénoménale. L’image est pour lui instrument, brèche, flèche, jamais ornement.

Il broie le mot pour en tirer le germe, en ressusciter le sens subtil imprévu.

D'un pas pressé comme Dante, sa plume court les lieux où file la rumeur du monde et "saute de jonque en jonque" pour traverser tout le fleuve du vivant – que ce soit la rue, le logis communautaire, la chose publique, la biologie, les toiles qu'il aime, un visage, la mort... Pour ce fou de musique, la poésie est une suite de thèmes et variations et une écriture harmonique à plusieurs niveaux. De même que le poète joue savoureusement de la "joyeuse cacophonie" des chuintantes, des fricatives et des sifflantes propres à la langue russe, aussi bien que des rubatos ou "notes dérobées" et harmoniques des mots, seuls susceptibles d'exprimer la pensée-louve et les résonances perdues.

Car dans la nuit soviétique tout s'enfouit. Et si le poète dissimule son visage sous celui d'autrui, si ses vers abondent en jeux de doubles sens, s'il a recours au vocabulaire des malfrats ou des mots tabous, et s'il manie avec délectation la métaphore héraclitéenne qui décrit les phénomènes sans qu'il n'en reste rien, qu'importe !

Qu'importe que ne soient pas perçus ces diverticules et "feux-follets" sémantiques ! Pas

plus qu'il n'importe au reste d'être publié. "Et Chénier, il l'était, publié ? Et Sappho, elle l'était ? Et Jésus-Christ, il l'était ?" lançait-il en fureur du haut de l'escalier à un jeune poète qui s'en plaignait, en le flanquant dehors. La poésie pour lui c'est vivre, tout simplement. En poésie tout est battement de cils et vise à l'éphémère. C'est "de l'air volé" dans tous les sens du terme. Et avec elle, si ombrageux qu'il fut parfois, le poète retrouve ce terreau de joie légère dont témoigne Nadiejda : "Chacun visait à quelque chose, lui pas. Il vivait, et se réjouissait." Âme d'enfant espiègle aux fous rires célèbres même au cœur du drame

il sourit, malicieux, à la fenêtre ailée...

Pour autant, pas question néanmoins de quitter le concret, de perdre de vue la réalité de chaque jour ou ce qu'il appelle "la monnaie d'or du fait" dont sa femme rendra plus tard un subtil écho dans ses souvenirs. Chaque vers réfère à une expérience concrète. Et pour rendre ce ton juste auquel il tient par-dessus tout, il "ajuste" les mots (d'où naît au sens littéral la mélodie : *mel-* en grec, ajuster), avec une grande économie de moyens condensant le maximum de sens et de sonorités, en passant

de l'impair verlainien au vers libre, d'un parler familier à une langue apocalyptique.

Ses rares lectures publiques après 1930 furent chaque fois un événement dans les cercles littéraires médusés par la liberté et les audaces de ce fou battant des bras, le visage transfiguré : “Le spectacle, dit un témoin, fut réellement grandiose. Mandelstam, patriarche à barbe grise, chamanisa pendant plus de deux heures en disant ses vers des deux dernières années. Il proférait des incantations si inquiétantes que bien des auditeurs en étaient atterrés. Pasternak marmonna : je vous envie votre liberté (...) Et tandis que Chklovski célébrait l'émergence d'un ‘nouveau’ Mandelstam, ce dernier, altier, lui donna la réplique avec la superbe d'un roi ou d'un poète, prisonnier.”

Traduire ce travail de filigrane, tropes, syncopes et béances, avec ses jeux de sonorités, n'est-ce pas vanité des vanités comme dit Mandelstam, et que la rime ne saurait être la norme du mystère. Traduire en somme, ne serait-ce pas plutôt de l'ordre du toucher comme le pianiste, au plus près de la partition et de l'intonation juste, ou pour reprendre une image du poète “des doigts clairvoyants de l'aveugle qui reconnaissent l'image intérieure

du poème”, et tentent de restituer le visage entrevu, et ce chant du destin et de la mort, ou babil et cri d’enfant, qu’est la poésie pour ce poète hors du commun.

Aucune édition définitive des *Nouveaux Poèmes* ne fut établie du vivant de l’auteur, pas plus que le titre n’est de lui. Seuls quelques rares poèmes seront à l’époque autorisés à paraître. Le manuscrit, constitué de deux cahiers, a été composé de novembre 1930 à mai 1934 à Tiflis, Leningrad, Soukhoumi et Moscou – dernières années nomades avant l’arrestation du poète. Lors de leur exil à Voronège, Mandelstam et sa femme s’efforceront de le reconstituer après les perquisitions, reconstitution au cours de laquelle Mandelstam introduisit ici ou là des retouches, voire, pour certains poèmes, de nouvelles versions. Baptisée familièrement “copie vaticane”, cette version revue par Mandelstam sert de référence. Néanmoins, du fait d’autocensures, de vers égarés ou de mots illisibles, elle suscite parfois des incertitudes. D’où les différences, peu conséquentes, entre les éditions selon qu’elles aient été collationnées ou non à telle ou telle archive privée : Mandelstam lisait ou communiquait volontiers ses poèmes à quelques amis choisis.

L'édition adoptée ici est celle de la "Nouvelle Bibliothèque du Poète" (Sankt Petersburg, 1995) sous la direction d'A. Mets. La traductrice remercie particulièrement Sergueï Vasilenko pour ses judicieuses suggestions de naguère.

Le lecteur trouvera en fin de volume, sans appel de note, quelques éclaircissements pour la compréhension du texte ou suggérer la richesse de l'écriture sous l'apparente simplicité, selon un système de renvoi aux pages.

Il y trouvera également les mots d'origine étrangère qui ne figurent pas au Petit Robert. Seules quelques-unes des citations et des allusions à la vie sociale, politique et culturelle ont été relevées pour exemple.

C.P.



Quelle angoisse en cette heure pour moi  
et toi, camarade à la grande bouche !

Oh ! comme s'émiettent nos jours, l'ami,  
Casse-noisette, *dourak*<sup>1</sup> !

Eût-elle pu siffler comme un pinson  
ou mordre au gâteau de noix, la vie ?

Pas que je sache.....

octobre 1930

1. "Un beau mot grec !" dit Mandelstam. Cf. Notes p. 119.